



Le Temps
1211 Genève 2
022/ 888 58 58
www.letemps.ch

Medienart: Print
Medientyp: Tages- und Wochenpresse
Auflage: 39'716
Erscheinungsweise: 6x wöchentlich

Themen-Nr.: 800.007
Abo-Nr.: 1084696
Seite: 27
Fläche: 17'364 mm²

Critique

Fedoseyev et l'orchestre de Moscou jusqu'à l'incandescence

Respirer, se reprendre, et laisser reposer. Après Vladimir Fedoseyev et son Orchestre symphonique Tchaïkovski de Moscou, ce n'est pas l'herbe qui ne repousse plus, mais les mots qui se figent. Il a donc fallu patienter, à l'issue du concert de samedi soir au Victoria Hall, à Genève. Attendre que remonte la parole après plus de deux heures d'une intensité musicale étourdissante. Car Tchaïkovski, par l'Orchestre Tchaïkovski, c'est quelque chose. Et quand Fedoseyev est aux commandes, c'est encore autre chose.

C'est le don des lignes étirées, modelées et chauffées à blanc, avant d'être attendries dans des teintes de blé blond. C'est le feu et le vent. C'est l'embrasement des mélodies et l'embrasement du son. Sans baguette, la gestuelle ample et ronde, les mains accueillantes, le regard suggestif, la tension vive dans le corps entier. Tout se passe en symbiose entre l'homme, ses musiciens et le compositeur. Question de gènes.

Reprenons. La 6e Symphonie, l'inégalable «Pathétique». Evidemment, pourrait-on se dire, l'œuvre fait tout. On se trompe. On l'a tant

entendue qu'on croit la connaître. Vladimir Fedoseyev et son orchestre prouvent le contraire. Parce que du premier violon solo (stupéfiant de délicatesse dans la valse *Snowstorm* de Georgy Sviridov donnée en bis) à la clarinette (un rêve), en passant par les percussions (des timbales irréelles), les cuivres (fondants et aiguisés), les bois (rayonnants) et les cordes (contrebasses insondables et quatuor condensé), chacun est lié à l'autre dans un seul geste. Les sonorités s'irisent, rebondissent et s'enlacent d'un pupitre à l'autre. Intimement unies. Groupe compact, esprit de corps, chaleur humaine.

A entendre l'Adagio initial, le sens du tragique est né en Russie. Peint dans des vibrations de noir et blanc, animé d'une fièvre sourde. Puis il bascule dans l'Allegro non troppo avec une fureur incendiaire. Mais ce qui fait que Fedoseyev ouvre sur d'autres horizons, c'est qu'il prend le temps de tout articuler en conservant un mouvement toujours tendu vers l'urgence et l'abîme. Chaque note menée vers l'irréversible. Gravité

et joie d'être au monde emmêlées. La différence avec tant d'autres versions? Tout pleure et chante. Dans des couleurs redoutables et enivrantes. Jusqu'au 3e mouvement fébrile et rageur, suivi d'un final désespéré. Le sens du tragique...

Malgré ce spectaculaire sabbat symphonique, conclu par une électrisante «Danse espagnole» du *Lac des cygnes* acclamée en deuxième bis, on ne saurait oublier le 1er Concerto de Brahms qui a ouvert les feux. Rudolf Buchbinder est au clavier, et on retrouve avec lui une certaine idée du piano. Les bras tendus, comme le compositeur l'était à son instrument, l'attention toute portée vers l'orchestre, la présence ramassée et le toucher sans afféterie, le musicien affiche une tranquillité de lion. Rudolf Buchbinder est un grand monsieur. Qui sait prendre de la hauteur avec le texte, et s'immiscer avec pudeur dans les sentiments. Son jeu est massif – sans être dur; solide – plutôt que lourd; fluide – mais pas fuyant; brillant – jamais clinquant. Avec, toujours, le cœur au bout des doigts. Un bien beau Brahms. ! **Sylvie Bonier**